COUP-D'ŒIL
D'UN SOLITAIRE,
RÉFUGIÉ DANS LE CANTON DE FRIBOURG,
SUR L'ÉTAT DE LA FRANCE.

Ce n'eſt point m'arracher du ſein de mes parens,
Et la fuite eſt permiſe à qui fuit ſes tyrans.

RACINE.

QUAND du fond des enfers la Diſcorde élancée,
L'œil en feu, de ſerpens la tête hériſſée,
Et, du haut de nos murs, agitant ſes flambeaux,
Eut ſur nous à la fois appelé tous les maux:
Quand j'ai vu par débris tomber ce vaſte Empire,
Le peuple ivre de ſang ſe plaire en ſon délire,
Un Sénat factieux, au nom ſacré des Loix,
Ravir nos biens, briſer le ſceptre de nos Rois;
Parmi ces attentats l'audace & le blaſphême,
Juſqu'au pied des Autels inſulter Dieu lui-même,
Et l'Athéiſme altier, dans ſes fougueux tranſports,
Braver avec le Ciel la honte & les remords,
Par-tout l'impiété régnant avec le crime;
A cet horrible aſpect, je te l'avoue, Alcime,
Mon cœur ſenſible & fier ne pouvant plus tenir,
Indigné du préſent, tremblant pour l'avenir,

A

Cl. M&W 4782

On me vit arroſer mes foyers de mes larmes,
Et fuyant un ſéjour plein de trouble & d'alarmes,
Pour retrouver les mœurs, l'air pur de l'âge d'or,
J'ai, loin de nos cités, ami, pris mon eſſor
Vers ces climats heureux, ces montagnes chénues,
Ces rochers ſur rochers entaſſés juſqu'aux nues,
Thrône des aquilons, théâtre des hivers,
Majeſtueux ſommets, vieux comme l'Univers,
Dont les fronts élevés & les baſes profondes,
Tiennent en équilibre & la terre & les ondes;
Immenſes atteliers, où, ſur les mêmes plans,
Crée, enfante ſans ceſſe, agit la main du Tems,
Forge l'or, les métaux, les plus riches matières,
Fait couler les torrens, les ſources, les rivières;
Inattaquables forts, où la noble fierté,
La vigueur, le courage ont toujours habité;
Foyer d'enthouſiaſme & de hautes penſées,
Des enfans du génie école & vrais Lycées;
Dernier aſyle, enfin, dans ces jours corrupteurs,
Pour la paix, l'équité, l'innocence & les mœurs.
O champs aimés des cieux! vertueuſe Helvétie!
O fortuné Fribourg, ma nouvelle patrie!
C'eſt là qu'aux pieds des rocs & des monts ſourcilleux,
Que baigne la Saña de ſes flots orgueilleux,
Témoin des ſeuls combats que, ſur ces âpres faîtes,
Se livrent les Autans, la foudre & les tempêtes,
Tantôt au bord des lacs, aux ſites les plus frais,
Tantôt dans l'épaiſſeur des immenſes forêts:
C'eſt là que contemplant mille beautés ſauvages,
Au ſein de la nature & d'un peuple de ſages,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Sans ceſſe à mon eſprit rappelant nos malheurs,
Du ſort je vois pour moi s'appaiſer les rigueurs.
Avec leurs ſaints travaux, leur coſtume & leurs rites,
Là ſont auſſi fixés ces pieux Cénobites;
Que naguère a reçus, dans les plus doux tranſports,
Ce Peuple hoſpitalier ſur ſes paiſibles bords;
Et nous, indignes d'eux, barbares que nous ſommes,
Nous les avons chaſſés, ces vénérables hommes.
Cependant, cher Alcime, à l'ombre de leurs bois,
Chériſſant la Patrie, & reſpectant les Loix,
Devant l'Être éternel proſternés en ſilence,
Ou du fruit de leurs champs nourriſſant l'indigence,
Brûlant du feu ſacré des antiques Chrétiens,
Comme eux foulant aux pieds la terre & ſes faux biens,
Comme eux ſimples & bons, affables à leurs hôtes,
S'élevant en ſecret aux vertus les plus hautes,
Fuyant nos paſſions, mais plaignant nos erreurs;
Par cette ardeur de foi, par ce zèle & ces mœurs,
Ils avoient parmi nous ramené ſur la ſcène
Le ſiècle des Pacôme, & le tems des Arſenne;
Et s'ils déconcertoient notre foible raiſon,
Leur ſageſſe, du moins, nous ſervoit de leçon.
Mais à des cœurs glacés par la Philoſophie,
Allez parler de zèle & d'une ſainte vie;
Il faut à ces cœurs ſecs, à ces ames de fer,
Il faut de vains diſcours, un ton tranchant & fier;
Dans leur génie atroce, & leurs ſyſtêmes ſombres,
Il leur faut des malheurs, des tombeaux, des décombres.
Proſcrits donc, foudroyés par le décret fatal,
Victimes à leur tour du Sénat infernal,

On les a, ſans pitié, ces doux Anachorètes,
Forcés de s'exiler de leurs ſaintes retraites.
Aux inſolens dédains de nos Dévaſtateurs,
Je les ai vus, Alcime, étouffant leurs douleurs,
Dans leur fuite ſuivis des vertus éplorées,
Humblement ſe traîner à travers nos contrées,
Et chercher, l'âme en paix, loin de ces lieux cruels,
Un peuple plus humain, le calme & des Autels.
Ami des malheureux, ami de la juſtice,
Fribourg leur tend les bras, & leur ouvre un hoſpice.
Au-deſſus du baſſin où, par de longs détours,
Le fleuve eſt indigné de ſuſpendre ſon cours,
Près de riches côteaux, aſſez loin de la ville,
Entre des bois touffus eſt un déſert tranquille,
Où de Bruno jadis des diſciples zélés,
Sous de communes loix vécurent raſſemblés,
L'hiver les en bannit. On voit encor les reſtes
De leurs humbles foyers, des cellules modeſtes.
En face eſt un rocher, d'où l'œil a pour tableau
Le plus ſuperbe enſemble & l'aſpect le plus beau.
C'eſt là que loin du bruit, dans ſon enclos champêtre,
Val-ſainte, de Rancé voit les enfans renaître;
Tout entiers à leur Dieu, la grâce du malheur
N'a fait que redoubler, qu'accroître leur ferveur.
O que de chants de joie & de reconnoiſſance!
Que de tendres ſoupirs! que de vœux pour la France!
Au labeur tout le jour, en oraiſon la nuit,
Déjà leur nom par-tout dans ces lieux retentit,
On publie à l'envi leurs vertus, leurs louanges,
On accourt, on veut voir & contempler ces anges;

Je ne sais quel attrait m'y fait aussi voler ;
Cher Alcime, avec eux je viens me consoler,
Mais plus souvent encor j'y viens verser des larmes.
Eh, quels sujets, grand Dieu, de plus justes alarmes !
Qui pourroit y penser sans un torrent de pleurs !
Le désordre en nos murs, la haîne dans les cœurs,
Les plus doux nœuds rompus, la sœur contre le frère,
L'ami contre l'ami, le fils contre son père ;
Au lieu de ce pouvoir légitime & sacré,
Par nous, par nos ayeux de tout tems révéré,
Des tyrans, ou plutôt, des tigres en furie
Déchirant par lambeaux le sein de la Patrie ;
Un infortuné Roi, pour prix de ses bienfaits,
Lâchement outragé, captif dans son Palais,
Forcé, sous le poignard de sujets fanatiques,
De sceller de ses mains des décrets anarchiques ;
D'applaudir à sa honte, & devant l'Univers,
De jurer qu'il est libre, en ployant sous ses fers ;
L'honneur humilié, le crime dans la gloire,
Ecrasant la vertu sous son char de victoire ;
Biens, titres envahis, tous les droits violés,
Vingt mille malheureux par la rage immolés,
Leurs demeures en cendre, & la scélératesse
Joignant à ces forfaits sa féroce allégresse ;
Plus de frein, la pudeur & l'humble piété,
En vain, même aux Autels, cherchant leur sûreté ;
Là des accens de mort, des scènes revoltantes,
Sous des rameaux sanglans nos vierges expirantes,
Nos Prêtres, par la main de brigands forcenés,
Sur le pavé du Temple indignement traînés.....

Mais non, pour ſignaler le code incendiaire,
Ce n'étoit pas aſſez que d'un ſeul hémiſphère ;
Vois, au-delà des mers, ce volcan ſulfureux
Exhalant ſes vapeurs & vomiſſant ſes feux,
Dévorer en un jour deux cens ans d'induſtrie,
Vois, le fer à la main, la révolte enhardie,
Maſſacrer chefs, époux, femme, vieillard, enfant,
Renverſer loix, cités, noyer tout dans le ſang,
Et le plus beau ſéjour, des plaines ſi fécondes,
La ſource des tréſors naguère des deux mondes,
Au Commerce éploré, ſur ſon triſte comptoir,
N'offrant plus que déſaſtre & qu'un long déſeſpoir.
D'un peuple trop crédule Adulateurs perfides,
Vantez-donc aujourd'hui, Sophiſtes homicides,
Vantez-nous vos ſuccès, vos triomphes brillans.
Voyez, en eſt-ce aſſez, cruels ? ou non contens,
Dans votre affreux orgueil, de pareilles conquêtes,
D'avoir accumulé tant de maux ſur nos têtes,
Auriez-vous réſolu par un crime nouveau,
De mettre tout entier l'Univers au tombeau ?
Et pourtant c'eſt parmi ces fureurs inteſtines,
A travers ces buchers, ces meurtres, ces ruines,
Que, flottant tous les jours à la merci du ſort,
Il nous faut affronter la misère ou la mort.
Quel deſtin fut jamais, ami, plus lamentable !
Il ſeroit, toutefois, peut-être ſupportable,
Mais ſonge, ſonge, Alcime, à ce complot pervers,
A ce plan réfléchi, né ſans doute aux Enfers,
D'arracher de nos cœurs juſqu'à notre foi même,
De nous rendre méchans, vicieux par ſyſtême ;

Pour nous précipiter dans ce gouffre ſans fond,
Suis de nos Impoſteurs l'art perfide & profond.
Depuis long-tems entr'eux, vois leurs ſourdes intrigues,
Leurs ténébreux efforts, leurs cabales, leurs brigues,
Leurs manèges adroits, ſurtout auprès des Grands,
Contre les gens de bien leurs ſarcaſmes mordans:
Vois pour les ſcélérats leur coupable molleſſe,
Leur étude à ſéduire, à flatter la jeuneſſe;
Tant de pièges tendus à ſa ſimplicité,
Tant de leçons de vice & d'incrédulité.
Rappelle, ſi tu peux, ce déluge d'ordures,
De ſcandaleux écrits, d'exécrables brochures,
Ce fanatiſme enfin, cette active fureur
Contre notre Loi ſainte & ſon divin auteur.....
Ils couvoient tous ces feux ſourdement dans les âmes,
Et pour éclore au jour, & propager leurs flames,
Alcime, ils n'attendoient qu'un moment, qu'un ſignal.
Il n'eſt que trop venu pour nous ce jour fatal,
Ce moment, cet éveil. Le même coup de foudre
Qui renverſe le Thrône, a mis l'Autel en poudre,
Temples, Culte, Paſteurs, Croyance, Mœurs, Vertu;
Hélas! oui, mon ami, nous avons tout perdu.
Car ces reſtes mourans, cette creuſe effigie
D'un Sacerdoce aride & déſormais ſans vie,
Cette Foi mutilée, & ce Rite bâtard
Sortis hier des mains d'un Camus, d'un Treilhard,
Eſt-ce-là, dis-le moi, cet immortel ouvrage,
Cet auguſte dépôt, & ce bel héritage,
Que jadis aux humains laiſſa lui-même un Dieu?
Et ce ramas impur de Guides ſans aveu,

De Miniſtres gagés, de Prêtres mercenaires;
Libertins, renégats, fange de monaſtères,
Un Chabot, un Hervié, Derviches impudens,
Un Grégoire, un Fauchet, ces modernes Mathans,
Tous ces chefs de menſonge inconnus à l'Egliſe,
Voleurs, Loups raviſſans qu'elle anathématiſe:
Ce triſte Epiſcopat, en naiſſant condamné,
Vain fantôme d'honneur, ſquélette décharné,
Qu'avec armes, ſoldats & bandits pour cortège,
Tout-à-l'heure à nos yeux un prélat ſacrilège,
L'émule de Cranmer, l'effronté Talleyrand
Vient d'inſtaller à force & de crime & d'argent,
Ce Paſtorat d'intrus, ce régime adultère,
Quoi! le prendrions-nous pour ce grand Miniſtère,
Pour cet Apoſtolat vénérable & divin,
Dont la ſucceſſion & la chaîne ſans fin,
Par la mort ni le tems jamais interrompue,
Dans ſon contour immenſe & ſa vaſte étendue,
Embraſſant l'Univers, les ſiècles, tous les lieux,
Par mille anneaux brillans de la cîme des Cieux,
Tient à Rome; & de-là, comme une ancre dans l'onde,
Attache notre Egliſe aux fondemens du monde?
Non, cher Alcime, non; crois que jamais l'erreur
N'aura ce caractère & ces traits de grandeur:
Qu'il n'eſt pas libre à l'homme impie & téméraire
De tourmenter ainſi, de tronquer, de refaire,
D'arranger à ſon gré l'œuvre du Tout-Puiſſant;
Maître de ſes deſſeins, il a droit & prétend
Seul en régler la marche, & l'ordre & les limites:
C'eſt à nous de reſter dans les bornes preſcrites,

De l'entendre parler, & ſoumis à ſa voix,
D'adorer en ſilence & de ſuivre ſes loix.
Voilà pour un Chrétien les oracles ſuprêmes.
En vain donc défiant Rome & ſes anathêmes,
Et du ſubtil ſophiſme épuiſant les détours,
Elle croit cette Egliſe, à peine de deux jours,
Vile écume des Clubs, impure Samarie,
Toute ſaignante encor de ſon apoſtaſie,
Vainement elle croit de la ſainte Cité,
Reproduire pour nous l'image & la Beauté;
Sans titre, ſans pouvoir, ſans formes canoniques,
Aſſiſe inſolemment ſur les chaires antiques
Des Denis, des Pothin, de tant de Saints Paſteurs,
Qui nous parlent encor par leurs vrais ſucceſſeurs,
L'infidèle, de mort frappée à ſa racine,
Et portant ſur ſon front ſa coupable origine,
Que peut-elle être aux yeux des enfans de la Foi,
Qu'un éternel objet de ſcandale & d'effroi?
Ah! qu'au pied d'un autel idolâtre & profane,
Miniſtre d'un vain culte, & lui ſervant d'organe,
Chaſſant Dieu pour placer des Saints d'un goût nouveau,
Elle encenſe un Voltaire, & fête un Mirabeau:
Ou que, pour étayer ſa caduque exiſtence,
Des enfers à grands cris évoquant la puiſſance,
S'entourant du parjure, appelant les ſermens,
Elle étale en tout lieu l'appareil des tourmens,
Je le conçois, ſans doute, & ce délire impie,
N'en atteſte que mieux toute ſon infamie.
Mais nous, Alcime, nous, pourrions-nous ſur les pas
De cette légion d'indignes Apoſtats,

Sottement entichés d'un prétendu civiſme,
Comme eux, nous enfoncer dans les horreurs du ſchiſme?
Nous, enfans de l'Egliſe, élevés dans ſon ſein,
Nous, conduits pas à pas juſqu'ici par ſa main,
Pourrions-nous, Fils cruels, indociles Ouailles,
Comme eux, l'abandonner, déchirer ſes entrailles?
Et toi, Dieu de bonté, laiſſeras-tu toujours
A tant de maux enſemble un auſſi libre cours?
Serions-nous à jamais rejetés de ta face?
Tes coups ſont-ils à mort, & n'eſt-il plus de grâce?
Je le ſais, oui, Seigneur, contre toi trop longtems
Nous avons, cœurs ingrats, tourné tous tes préſens,
Abuſé de tes dons, pris ta Loi pour des ſonges,
Repouſſé ta parole, adopté des menſonges.
Que n'avons-nous point fait? Ce flambeau radieux
De ta Religion qui brilloit à nos yeux,
Dont l'éclat dans la nuit de l'erreur & du doute,
Depuis quinze cents ans dirigeoit notre route;
Ces grâces, ces clartés que tu nous prodiguais,
Ces jours que nous coulions à l'ombre de ta paix,
Ces biens même aux autels conſacrés par nos Pères;
Ces fonds religieux, qu'autour des ſanctuaires,
Légua leur piété pour tes miniſtres ſaints,
Comme auſſi pour la veuve & pour les orphelins:
A quoi nous ont ſervi, perfides! ces offrandes,
Tant d'inſignes bienfaits, des faveurs auſſi grandes?
Hélas! à profaner encor plus tes bontés,
A mettre ainſi le comble à nos iniquités.
Nous l'avouons, Seigneur, cet excès de malice,
Tant d'abus révoltans provoquoient ta juſtice,

Et toujours ſuſpendu, prêt à porter ſes coups,
Ton bras devoit enfin s'appéſantir ſur nous.
Frappe donc, Dieu puiſſant, mais ne frappe qu'en père;
Vois nos maux, que nos pleurs déſarment ta colère.
Protecteur de nos Rois, ô Dieu de Saint-Louis,
Non, n'abandonne pas cet empire des Lys:
Jette encor ſur ces lieux quelques regards propices:
Souviens-toi qu'en tout tems, ſous tes ſacrés auſpices,
La Vérité s'y plut, & qu'avec ton amour,
Les plus rares vertus y firent leur ſéjour.
Dans ces momens encor de crime & de vertige,
Quand tu daignes, Seigneur, nous montrer le prodige
De tant de ſaints héros, d'Athlètes de la foi,
Perſécutés, ſouffrant & combattant pour toi;
Les uns contraints de fuir, d'errer à l'aventure,
Sans guide, ſans ſecours, ſouvent ſans nourriture:
Les autres, ſans reſpect pour leurs cheveux blanchis,
Par la force arrachés à leurs troupeaux chéris,
Et parmi les affronts, les clameurs inhumaines,
Traînés dans les cachots, battus, chargés de chaînes,
Ou devenus l'objet d'un barbare plaiſir:
Eux, malgré tant d'horreurs, ſans plainte, ni ſoupir,
Calmes, l'air ſerein même, au ſein de la ſouffrance,
Soutenant d'Iſrael la foi par leur conſtance,
Rendant à la vertu tous ſes premiers attraits,
Ne prêchant que ſupport, les Loix, l'ordre & la paix:
A ce touchant ſpectacle, ô ſuprême Sageſſe,
Comment déſeſpérer d'un reſte de tendreſſe,
Et ne point ſe flatter que tu n'a pas encor
De tes faveurs pour nous épuiſé le tréſor!

Un jour ſeul, le ſoleil terminant ſa carrière,
J'offrois, au bord du fleuve, à Dieu cette prière :
Quand vers moi, cher Alcime, un vieillard à pas lents
S'avance. Sa démarche & ſes longs vêtemens,
Son front pâle, ſes traits, ſon air de modeſtie,
Où je voyois empreinte une âme recueillie,
Tout en lui, tout m'annonce un de ces ſaints Colons
Venus pour habiter ces agreſtes valons.
Il m'aborde : les vents, dit l'humble Solitaire,
Les vents à ton inſçu, ſur leur aile légère,
Viennent de m'apporter tes ſoupirs & tes vœux.
Sèche, ſèche tes pleurs, Etranger malheureux.
Va, non, ajouta-t-il d'une voix expreſſive,
En me faiſant aſſeoir près de lui ſur la rive ;
Non, ne crois pas, mon fils, que tout ſoit ſans eſpoir :
Encore quelque tems & Dieu te fera voir,
Qu'il eſt auſſi pour nous ce qu'il fut pour nos Pères,
Un Dieu juſte, mais bon. Ecoute des myſtères,
Dont mon expérience & des faits réfléchis,
L'intérêt pour des lieux que toujours je chéris,
Et vingt ans de ſilence au ſein de la retraite,
Me donnent quelque droit d'être ici l'interprète.
Ce long ſilence même entre nous ſi conſtant,
De notre Inſtitut ſaint le premier fondement,
Contre les paſſions impoſante barrière,
Dont la charité ſeule, active, hoſpitalière,
Quelquefois au beſoin vient ſuſpendre la Loi,
Crois que je ne l'enfreins en ce moment pour toi,
Ce ſilence ſacré, qu'à deſſein de t'apprendre
De grandes vérités qu'il faut te faire entendre.

Dieu qui tient en sa main la vie & le trépas,
Qui change & détruit tout, & seul ne change pas,
Dieu, mon fils, voit du haut de son thrône immobile
Des empires humains l'édifice fragile,
S'écrouler, se dissoudre & tomber à ses pieds.
Ils tombent, & leur chûte à nos yeux effrayés,
Des Princes amollis accusant l'indolence,
Et des peuples sans mœurs punissant la licence,
Venge toujours la terre & le ciel irrité.
Louis.... mais ah! plutôt rappelons sa bonté,
Respectons ses malheurs : la France corrompue
Ne nourissoit que trop le venin qui la tue.
Une raison sans frein, des systêmes hardis
Qui depuis quarante ans égaroient les esprits;
La plus folâtre ivresse, un luxe sans mesure,
Des goûts blasés, des sens affamés de luxure,
L'Égoïsme, des cœurs morts à tout sentiment,
Sinon à l'intérêt, à la soif de l'argent;
Cette contagion du thrône à la chaumière,
Attaquant des vertus la séve nourricière,
En filtrant son poison dans le corps de l'État,
En avoit séché l'ame & flétri tout l'éclat.
Vers sa perte à grands pas avançoit la Patrie.
Tu la vois aujourd'hui dans sa triste agonie,
Avec de longs efforts luttant contre ses maux,
Au moment de rentrer dans la nuit du chaos.
Mais c'est, n'en doute pas, du fond de cet abîme
Que Dieu veut arracher cette grande victime,
Et la sauver, mon fils, par ses puissantes mains :
Il nous attendoit là dans ses profonds desseins..

Ouï, c'eſt par les excès de notre frénéſie,
Aux cris du ſang verſé par la philoſophie,
Au milieu des poignards, à la lueur des feux,
Et des débris fumans qu'elle étale à nos yeux,
C'eſt par là qu'il vouloit ce Dieu juſte, adorable,
De nous faire un exemple à jamais mémorable,
Nous frapper, nous guérir, nous montrer nos erreurs,
Et nous en corriger à force de malheurs.
Le métal ſort toujours plus épuré des flames;
Ainſi devoient auſſi ſe retremper nos ames,
Et prendre un nouveau luſtre à ce creuſet brulant.
Déjà même en effet quel heureux changement!
On penſe, on voit plus juſte, on ſe conduit en ſage;
Quelle ardeur pour le bien, dans les maux quel courage!
Comme dans tous les cœurs ſe rallume la foi!
Comme tout vrai Français aime encor plus ſon Roi,
S'attendrit ſur le ſort de ſa chère patrie,
Et plein du noir tableau de ſa gloire flétrie,
Gémit, pleure & ſoupire après l'heureux ſecours,
Qui doit lui ramener l'éclat de ſes beaux jours!
Tant de larmes, de vœux ne ſeront point ſtériles:
Ils reviendront les tems fortunés & tranquiles;
Que dis-je, mon ami, déjà nous y touchons.
Vois renaître & briller l'eſpoir ſur tous les fronts,
Vois ſuccéder la paix, le calme à la tempête,
Et des bords de la tombe, en ſoulevant ſa tête,
La France enfin ſourire à ſes Libérateurs.
Mais il nous faut encor mériter ces faveurs.
O! combien nous étions profondément coupables!
Il faut donc aujourd'hui, pour nous inexorables,

Frapper, immoler tout, vices, abus, défauts,
Tarir juſques au fond la ſource de nos maux,
Bannir loin de nos mœurs ce ton leſte & frivole,
Ce mépris des devoirs, & cette audace folle,
Qui confond la licence avec la liberté :
Il faut, en écoutant l'auguſte Vérité,
Rattacher nos eſprits à la Raiſon ſuprême,
Et la prenant pour loi, pour modèle Dieu même,
Il faut, ſur les débris des crimes abattus,
Relever parmi nous le thrône des vertus.
Ainſi m'entretenoit le ſaint Anachorète.
Alcime, il me ſembloit voir, entendre un prophète
Dévoilant l'avenir & les ſecrets des cieux.
Combien il fit couler de larmes de mes yeux !
De ces larmes de joie & d'émotion tendre,
Qu'on a tant de plaiſir, tu le ſais, à répendre.
Deux fois, ayant oſé lui demander ſon nom,
Je le vis héſiter, rougir..... enfin d'un ton,
Dont un ſouris modeſte égaya la franchiſe :
Le ſcrupule un moment tient mon ame indéciſe ;
Tu me rends indiſcret ; mais tu le veux, eh bien,
Souviens-toi donc, mon fils, du vieillard Paulinien.
Il dit, & regagna ſa chère ſolitude.
Depuis ce tems, Alcime, exempt d'inquiétude,
Ces lieux déjà pour moi ſi frappans & ſi beaux,
Je leur trouve une pompe & des attraits nouveaux.
D'un eſpoir qui nous flatte illuſions charmantes !
Ces grands bois, ces rochers, ces caſcades bruyantes,
Ces étonnans glaciers, ces frimats éternels,
Du tonnerre & des vents ces accords ſolemnels,

632

Tous ces vaſtes objets & leur magnificence,
Se liant dans mon âme au bonheur de la France,
Redoublent mon extaſe & mes raviſſemens.
Ami, viens partager mes tranſports, mes élans;
Viens chez un peuple heureux, juſte & plein d'énergie,
Réunir à mes vœux les tiens pour la Patrie;
Et juſqu'au doux retour de ſa félicité,
Des Alpes avec moi viens voir la majeſté.

FIN.